

Bulletin d'histoire politique

Le devoir de comprendre et l'exercice de la pensée critique

Réplique aux membres du comité éditorial du BHP

Jocelyn Létourneau



Volume 10, Number 3, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060801ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060801ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Létourneau, J. (2002). Le devoir de comprendre et l'exercice de la pensée critique : réplique aux membres du comité éditorial du BHP. *Bulletin d'histoire politique*, 10(3), 189–195. <https://doi.org/10.7202/1060801ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Réplique à notre éditorial

Le devoir de comprendre et l'exercice de la pensée critique

Réplique aux membres du comité éditorial du BHP¹

JOCELYN LÉTOURNEAU
Université Laval

Contrairement à ce que prétendent mes contradicteurs, mon intention, en publiant le texte qui les a irrité et hérissé², n'a jamais été de manquer à l'impératif de penser l'événement du 11 septembre ou de me défilier comme intellectuel. J'ai cependant refusé, pour interpréter ce tragique attentat, de recourir à ces systèmes d'explication mécanique qui finissent par justifier implicitement et indistinctement tous les agissements pourvu qu'ils s'enracinent dans une quelconque volonté de changement ou qu'ils prennent prétexte de la lutte éternelle des Opprimés contre les Exploiteurs.

Personnellement, et je n'en démords pas, j'associe étroitement l'agression du 11 septembre à l'existence d'un fanatisme délirant — ou à un désir insensé d'absolu, ce qui est souvent la même chose — qui ne peut être toléré par le monde civilisé. Cela dit, et j'insiste sur ce point pour que l'on ne doute pas de ma position, il est clair à mes yeux que la civilisation ne se limite pas à l'Occident ou à l'Amérique. Il est tout aussi manifeste que le fanatisme et le délire, qui ne sont inhérents à aucune culture particulière et qui peuvent se développer au sein de tout groupement à différents degrés et amplitudes selon les contextes historiques, se trouvent également « chez-nous ». Pour s'en convaincre, on a qu'à songer au dynamitage du bâtiment fédéral à Oklahoma City, au terrorisme par l'anthrax plus récemment ou aux propos cavaliers de certains intervenants politiques de haut niveau, y compris le président Bush et le premier ministre Sharon à certaines occasions.

Je considère par ailleurs comme tout à fait approprié le fait de mettre en relief certaines réalités qui marquent le monde et ce, dans le langage cru qu'elles méritent. Ainsi en est-il de l'opposition entre la civilisation et la barbarie. Il est évident que ces termes, honnis par la rectitude politique et l'intellectualisme bien-pensant de notre époque, ont ennuyé mes collègues. En précisant leur définition, il est peut-être possible d'éviter la condamnation. Pour ma part, j'entends par civilisation ce patrimoine humaniste que toutes les cultures de la terre, celles d'hier comme celles d'aujourd'hui, ont, à partir de leurs positions et visions respectives de l'être humain, patiemment et laborieusement constitué à travers les siècles et dont nous sommes maintenant les héritiers choyés³. La barbarie est la volonté de s'attaquer à ce patrimoine humaniste pour le remplacer par quelque régime rétrograde ou diminué d'existence. À vrai dire, la barbarie est ce qui ferme la question de l'homme au lieu de la maintenir ouverte. Elle est un obscurantisme qui enclos, voire éradique lamentablement, l'énigme de notre humanité.

Il est clair que la civilisation ne se réduit pas au projet porté par la modernité occidentale. Mais il est encore plus flagrant que la destruction consciente et planifiée de populations civiles est contraire au principe d'humanité qui rallie l'immense majorité des êtres humains. C'est en ce sens que l'attentat du 11 septembre ne peut être associé à aucune cause légitime ou acceptable. Le terrorisme est en effet à coup sûr la politique du pire : soit il tue et détruit pour rien, comme maintenant en Algérie ou en Espagne, soit il pose les germes de l'esprit revanchard, comme à l'heure actuelle au Proche-Orient, en Ulster et dans combien d'autres endroits sur la planète. Au fond, le terrorisme est antipolitique. Il est absolument contraire à l'esprit et à la possibilité des lumières universelles. Le défi pour ceux qui restent consiste à éviter que l'acte terroriste nourrisse par l'amont toute velléité mimétique et, par l'aval, toute entreprise de représailles.

À cet égard, un événement comme celui du 11 septembre mériterait peut-être seulement de se voir extirper de l'histoire et mis sous verre au musée des horreurs du genre humain, dans un caisson impénétrable mais au contenu bien visible pour que l'on distingue clairement et n'oublie jamais le charnier qu'il renferme.

Faire autrement, c'est-à-dire insérer l'attentat dans une genèse événementielle le rattachant à un possible fondement prochain ou lointain qui lui serait recevable, c'est courir le risque d'oxygéner l'agression d'un sens pouvant ranimer son feu destructeur. C'est également offrir la chance à ses auteurs de gagner leur sordide pari : étendre les germes de l'hostilité, du ressentiment, de la répulsion, de la rancune et de la détestation dans tous les pores du monde, y compris en son cœur même et refuge primordial : l'homme conscient de sa faculté de penser et de revenir de manière critique sur son

action pour faire, avec le mal ou la pulsion primaire, autre chose que ce que le mal ou la pulsion primaire ont fait ou pensaient faire de lui.

Dans la tuerie de New York et de Washington, les gens du BHP dénotent apparemment l'expression d'un désarroi du Sud contre le Nord (ou de l'Est contre l'Ouest) et la manifestation intempestive d'une réaction de la Misère contre l'Opulence. Il s'agit à mon avis d'une errance interprétative. Ce qui gêne, c'est que cet égarement semble découler de l'empêchement des collègues dans une position critique, celle de l'intellectuel organique des causes universelles, qui non seulement n'a plus de prise sur l'avancement du monde, mais se révèle parfois carrément dangereuse sur le plan politique par l'innocence qui l'habite.

À la suite des attentats du 11 septembre, je considère personnellement qu'il n'y a plus de place pour l'enflure interprétative non plus que pour ces (im)postures critiques, faciles plutôt que courageuses, qui stipulent que tous les malheurs du monde procèdent finalement ou fatalement d'une même source qui s'appelle le capitalisme, l'impérialisme, le libéralisme, l'individualisme, le matérialisme, l'occidentalisation, l'américanisation et *tutti quanti*.

Non pas que je sois stupide à ce point pour croire que les Américains, par exemple, ne cherchent pas dans leur politique étrangère et leur géostratégie internationale à protéger leurs intérêts particuliers⁴; ou que les dynamismes de l'économie migrante ne génèrent pas, de par le monde, une distribution très inégale des richesses; ou que la modernité occidentale, imposée ou semée par toute la planète avec ses vices et vertus, n'engendre pas de réactions contradictoires, d'acceptation pour les uns et de refus pour les autres, au sein des populations qui les reçoivent.

Je me demande toutefois si cette filière interprétative, qui revient toujours au Même pour tout expliquer et qui se nourrit d'une espèce de culpabilité à l'endroit de l'« Autre » (« Nous sommes responsables des misères qui sévissent sur la terre »; « Notre bonheur se bâtit sur le sang des sociétés lointaines »), est la meilleure façon de faire avancer notre compréhension des choses en même temps que la cause de la justice dans le monde. Il est certainement possible de se critiquer sans s'assassiner. Il est en tout cas nécessaire d'envisager les problèmes du monde dans la lucidité et la responsabilité qu'ils appellent.

Sous ce rapport, on ne peut cacher ce qui doit être dit sans ménagement : les attentats du 11 septembre ne trouvent pas leur explication en Occident, mais dans l'islamisme. Avancer pareille proposition n'est évidemment pas dire grand chose. C'est toutefois aiguiller l'entreprise interprétative dans une autre direction que celle qui, procédant d'une extraordinaire méprise analytique et s'apparentant à un véritable exercice d'autoflagellation, veut que l'Amérique soit finalement la coupable inconsciente et insouciante de la

tragédie qui l'a frappée et les terroristes, les agents brutaux et stridents de l'aspiration au changement contre les apôtres benoîts de l'oppression et de l'injustice.

Il est sans doute nécessaire de trouver une explication aux attentats du 11 septembre. Mais l'événement ne peut être compris n'importe comment et surtout pas à partir d'une position de progressisme aveugle. À vrai dire, la tuerie de New York et de Washington est tout sauf l'expression d'une action progressiste. Si l'on en juge par les conséquences qu'elle a jusqu'ici entraînées sur la planète, elle s'est même traduite par une crispation des pouvoirs et de la société civile contre les libertés individuelles tout en plaçant la « gauche mondiale » dans une position politique délicate qui n'est pas sans rappeler celle où se trouvaient les communistes en 1956 ou 1968⁵.

Je n'ai certainement pas la compétence pour discuter de tous les dynamismes et contextes qui permettent de comprendre l'émergence d'un radicalisme étendu au sein du monde islamique, radicalisme dont le fanatisme des terroristes impliqués dans l'agression du 11 septembre représente une exacerbation ultime et exceptionnelle associée à l'action d'hommes possiblement désorientés sur le plan personnel⁶ et très bien encadrés par leurs « parrains » et « mentors »⁷. On prétend ainsi (mais faut-il se fier à cet ordre de grandeur ?) que quelques 100 millions de musulmans rejetteraient carrément la modernité occidentale et, partageant d'une façon ou d'une autre l'intégrisme ou l'extrémisme de certains chefs religieux ou politiques, seraient disposés à gagner les rangs du djihad, ce qui est le combat sacré pour la cause de Dieu. Évidemment, cela fait beaucoup de critiques radicaux de l'Occident chez les adeptes de l'islam. Mais cela ne concerne toujours qu'un musulman sur dix environ. Les neuf autres se situent vraisemblablement sur une espèce de *continuum* politique allant du rejet franc mais non violent de la modernité (occidentale) à son acceptation pure et simple.

Cette observation ne surprendra pas ceux qui croient en l'analyse pondérée et mesurée des choses pour comprendre la vie. Si Allah est unique, l'islam est en effet multiple. Il ne réunit pas en son sein que des « fous de Dieu » — pas plus d'ailleurs que l'Occident n'est habité que par des « fous de l'Argent ».

À l'heure actuelle, l'islam englobe 57 États aux régimes politiques extrêmement divers allant de l'émirat « médiéval » à la république constitutionnelle en passant par tout un éventail d'autres régimes ultra-conservateurs, islamo-chrétiens, modernistes ou laïques. Ces États se divisent eux-mêmes en alliés ou adversaires des États-Unis, en ultra-libéraux ou socialistes, en riches ou pauvres, et ainsi de suite. Babel linguistique, bigarrure ethnique, mosaïque géographique, kaléidoscope politique, le monde

musulman affiche aussi — faut-il le rappeler ? — une extraordinaire diversité doctrinale⁸.

La prise en compte de cette donnée est majeure pour interpréter les événements du 11 septembre à partir d'une position réaliste et nuancée. En pratique, la très grande majorité des musulmans, les classes moyennes pieuses y compris, n'entretiennent avec l'Occident aucun rapport antagonique absolu ou indépassable. Dans la mesure où ils connaissent ce monde, ils apprécient certaines de ses faces, s'accommodent de quelques-unes, en tolèrent d'autres et en refusent un certain nombre. À noter que la plupart des occidentaux, quand ils ne sont pas trop ignorants de la diversité et de la complexité du monde musulman, ne se comportent pas autrement à l'égard des valeurs, principes et préceptes de l'islam⁹.

Certes, il est parmi les musulmans des hommes et des femmes qui dénoncent la dissémination agressive et suffisante du canon occidental par toute la planète et ce, sans grand égard aux autres cultures qui habitent la Terre. Ce rejet de l'Occident et de son projet n'est toutefois pas propre au monde islamique. Parmi les critiques de l'occidentalisation se trouvent en effet des gens de toutes les religions, cultures et nationalités, y compris des Américains qui éprouvent réserve, parfois aigreur, contre ce qu'ils estiment être les vices d'un « système » qui a aussi ses limites et engendre également ses effets pervers.

Ce qui, cependant, rallie tous ces acteurs qui, d'un bout à l'autre de la planète, se liguent pour différents motifs contre ce qu'ils estiment être les aveuglements d'un mode de production et d'une vision du monde et de l'humain, c'est une dénonciation raisonnable, acceptable du point de vue de la politique, de la source de leur ennui.

Or on a tort de prétendre que cette dénonciation, qui s'exprime sous des formes tantôt subtiles et tantôt musclées, est sans effet sur l'évolution des choses. C'est le contraire qui est vrai¹⁰. Mais pour atteindre son but, plus ou moins révolutionnaire ou réformiste c'est selon, le mouvement contestataire n'utilise pas de ce sophisme répugnant qui, dans l'histoire du monde, a justifié bien des entreprises de rénovation réputée salutaire : « Nous allons vous tuer pour vous montrer à vivre ».

Rien ne prouve pour le moment, hormis le propos de quelques observateurs qui s'évertuent à trouver le serpent américain sous le cœur de pierre des terroristes, que ce ne soit pas cette finalité funeste : attaquer l'Occident pour enclencher le cycle revanchard et réactiver l'« antagonisme des civilisations » alors même que l'islamisme radical est en déclin¹¹, qui n'ait été en définitive l'*alpha* et l'*oméga*, le considérant et le réquisit, de l'œuvre absurde des auteurs de l'attentat du 11 septembre.

Or, devant pareil programme, il n'y a qu'une option à considérer pour les fiduciaires du patrimoine humaniste du monde : chasser le terrorisme du paysage politique de la planète et poser les conditions pour une rencontre aussi fructueuse que possible entre les modernités occidentale et orientale de manière à favoriser l'épanouissement de la démocratie au sein de l'islam. Parallèlement (mais nous sortons ici de l'orbite des événements du 11 septembre), contribuer à la diminution de la pauvreté dans le monde et à l'amélioration de la condition des plus démunis, notamment la jeunesse urbaine pauvre dans certains États qui, faute d'avenir honorable et vivant les pires humiliations, vexations et désenchantements qui soient, constitue une population particulièrement vulnérable à l'idéologie du djihad et aux palabres de groupes organisés qui, se parant du discours de la (fausse) liberté et exploitant surnoisement le ressentiment et l'exaltation des jeunes notamment, cherchent à les entraîner dans l'antagonisme et la violence, quitte à faire de leurs ouailles des bouchers d'humains ou de la simple chair à canon.

On comprendra que l'entreprise de rénovation mondiale à laquelle j'appelle et souscris, fondée sur l'investissement dans le développement socio-économique durable et le soutien à la liberté d'expression ¹², n'en est pas une qui concerne l'Amérique seulement, mais tous les États de la planète — ceux du monde islamique y compris — réunis sous la bannière de la civilisation, de la générosité et de l'altruisme.

Je veux bien, pour revenir à la diatribe des collègues du BHP, resituer l'acte terroriste du 11 septembre dans l'ampleur de son contexte. Mais je n'entends pas offrir à cet attentat, sur un plateau d'argent, ce qui ne lui sied pas comme cause et ce qu'il ne mérite pas comme justification.

Ce qui est de l'ordre du fanatisme haineux et de la tuerie gratuite ou planifié, sans ménagement des innocents qui succombent dans la furie de la folie, doit être présenté en ces termes et non pas confondu avec le bien fondé des luttes visant à l'avancement du monde ou à la dénonciation des injustices.

Le devoir de comprendre est à n'en pas douter légitime. Mais il ne doit pas se faire au détriment du jugement critique, dans l'emportement de la pensée à tout faire passer dans la froide raison explicative du mal occidental.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. « Un certain 11 septembre au matin », éditorial, *Bulletin d'histoire politique*, vol. 10, no. 1, hiver 2002. Texte signé par Jean-Marie Fecteau.
2. « Un affront pur de la barbarie », *Le Devoir*, 16 septembre 2001, p. A11. À noter que le titre de l'article fut celui du journal et non le mien.

3. On ne peut cacher le fait que le patrimoine humaniste du monde se soit aussi constitué dans la violence. Peut-on en certains cas parler de violence nécessaire ou incontournable pour faire advenir ou triompher la civilisation ? Même en étant contre la violence, il est impossible de dire qu'il n'est pas de guerre juste, comme l'a exposé Michael Walzer. De terrorisme juste, compte tenu de la nature et des finalités que je vois dans l'entreprise terroriste, il ne peut être cependant à mon avis.

4. Y compris au risque de se méprendre pitoyablement dans leur analyse des forces en présence au sein d'un théâtre politique et de raisonner dans un court terme qui hypothèque ou complique davantage l'avenir.

5. On pourrait tout autant insister sur le prétexte que l'attentat du 11 septembre a fourni à l'administration Bush pour accroître la présence militaire américaine dans le monde. Que dire des terribles conséquences de l'événement sur la dynamique du conflit israélo-palestinien ? À ce sujet, voir Rodolphe de Koninck, « La crise afghane. Des répercussions planétaires », *Le Devoir*, 21 janvier 2002, p. A7.

6. Désorientés au sens où les terroristes ne se retrouvant ni dans ce que le monde musulman est en train de devenir ni dans ce qu'ils ont trouvé à l'Ouest, ont, compte tenu de leur localisation dans une sorte d'« ab-sens », choisi de faire sauter dans l'horreur leur impasse personnelle en croyant qu'elle était aussi celle de leurs semblables et celle du monde en général. Sur la difficulté, voire l'angoisse, d'habiter un entre-lieu identitaire et un hors-lieu socio-politique à l'ère du « village global », voir le dossier intitulé « Heureux comme les musulmans en Europe ? », *Courrier international*, n°. 586, 24-30 janvier 2002, p. 32-39.

7. Pour en savoir davantage sur l'une des facettes de l'« encadrement idéologique » reçu par les terroristes montés à bord des avions détournés le 11 septembre, voir Kanan Makiya et Hassan Mneimneh, « Manual for a "Raid" », *The New York Review of Books*, 17 janvier 2002, p. 18-21.

8. Voir à ce sujet Slimane Zéghidour, « Un Islam, des islams », *Le Courrier de l'Unesco*, novembre 2001, p. 42-43.

9. On ne saurait trop insister sur le fait que l'Occident et l'Islam restent deux mondes génériques qui se sont toujours perçus historiquement à travers des miroirs déformants ou des archétypes simplifiés de leur réalité complexe, ce qui est parfois pire que l'ignorance mutuelle. Pour ma part, je rejette l'idée selon laquelle il n'y a pas de passage existant ou possible entre les mondes musulman et occidental.

10. Comme le prouve à bien des égards la galaxie des groupes antimondialisation dont la vitalité politique est évidente. À ce sujet, voir « Horizon Porto Alegre », *Le Monde*, 27-28 janvier 2001, p. 11-18.

11. À ce sujet, voir Gilles Kepel, *Jihad. Expansion et déclin de l'islamisme*, Paris, Gallimard, 2000.

12. L'idée selon laquelle le tarissement de la liberté d'expression, dans un grand nombre de sphères de l'activité humaine, ait constitué la cause principale au lent déclin du monde islamique par rapport aux avancements majeurs qui furent jadis les siens, a été mise de l'avant par Bernard Lewis dans « What Went Wrong ? », *The Atlantic Monthly*, janvier 2002, p. 43-45.